

CHAPITRE 2

Londres

Nous étions le 5 mars, il était 4 h 30 du matin. C'est donc plein d'appréhension mais motivé que je pris mon petit sac et ma valise. Sur le seuil de mon appartement, je jetai un dernier regard nostalgique. Cette fois-ci, c'était différent de mes voyages précédents ; je ne connaissais pas la date de mon retour, je ne savais pas quand je franchirais de nouveau la porte... Dans deux jours ? Dans deux ans ? Peut-être un grand tournant dans ma vie ou juste une autre piste sans issue ? C'était le grand saut dans l'inconnu.

Mais déjà, c'était l'heure de partir. Je donnai deux tours de clef la gorge nouée et dévalai les quatre étages de mon petit escalier de bois en colimaçon, encombré de mes deux bagages. À cette heure, il n'y avait guère de monde ; je croisai juste quelques noctambules éméchés sur le trajet de la gare.

C'était le départ !

En écrivant ces lignes, je ne peux m'empêcher de penser aux milliers de personnes qui, comme moi, chaque année, quittent leur domicile, leur famille, leurs amis, en quête d'une vie meilleure sans connaître leur date de retour, sans savoir quels obstacles ils rencontreront sur leur chemin. Je pense aussi à ceux qui décident de partir à l'aventure à des distances plus ou moins lointaines, pleins d'espoir et d'appréhension.

Le voyage jusqu'à Calais se déroula bien. Après à peine un petit quart d'heure d'attente, je montai dans le ferry de la compagnie « Sealink ». Une heure plus tard, je distinguais les fameuses falaises blanches de Douvres.

Adieu, France ! Hello, England !

C'est à 17 h 30 que j'arrivai à la gare de Victoria dans cette immense mégapole de onze millions d'âmes, ne connaissant ni la langue, ni mon nouveau travail, ni personne. Il y faisait déjà nuit et il tombait des cordes. Le patron qui devait m'y attendre n'était pas au rendez-vous. Sans plan et sans argent, avec juste un petit bout de papier où était griffonnée l'adresse du restaurant, je n'eus d'autre choix que de partir à sa recherche. Et c'est trempé jusqu'aux os que je finis par trouver, après bien des péripéties, mon futur lieu de travail.

C'était un immeuble de trois étages en briques rouges, à l'angle d'une rue, coincé entre deux immeubles de bureaux, face à la Tamise. Une route un peu bruyante passait devant tandis qu'à l'arrière, on distinguait les arches d'une voie ferrée.

Dès que je franchis la porte, une douce chaleur provenant du feu de cheminée situé à l'angle de la salle m'envahit. C'était une ambiance feutrée. Des hommes d'affaires, assis sur des canapés de velours ou de cuir ancien, sirotant leur whisky, semblaient partis dans de sérieuses discussions. L'odeur âcre et épicée du cigare de bonne qualité emplissait les lieux.

Après m'être présenté au barman, on me fit monter au premier étage où se trouvait le restaurant. La salle était joliment décorée et presque seulement éclairée à la lueur des bougies qui ornaient les tables. Aux murs étaient accrochés des tableaux représentant des scènes d'Alsace ; des originaux signés Hansi.

La vue sur la Tamise et sur Big Ben était époustouflante. La voix lyrique d'une chanteuse d'opéra – La Callas – emplissait la salle. C'est donc ici que je pouvais commencer ma nouvelle vie... ou bien mon retour à la case départ dans quelques jours !

On m'accompagna à ma chambre située aux étages supérieurs. Elle faisait un angle de rue, avec trois baies vitrées qui donnaient sur la Tamise, juste en face de la « Tate Gallery », et sur l'autre côté, la même vue que le restaurant, sur Big Ben et le Parlement. Fantastique !

Quel spectacle ça sera au quotidien !

Épuisé par cette longue journée, je ne pus cependant trouver le sommeil cette nuit-là tant l'angoisse et l'incertitude me hantaient. À intervalles réguliers, j'entendais le bruit des freins sur les essieux des trains qui passaient derrière le bâtiment en s'approchant de la gare de

Waterloo, tandis que certains poids lourds dévalant la rue faisaient trembler l'édifice.

Le lendemain matin à 7 h 30, je me levai et je tirai les rideaux. Une brume matinale avait enveloppé la Tamise. Le trafic était déjà très dense avec beaucoup de ces fameux taxis noirs anglais, tandis que de temps en temps un bus à impériale rouge à étage passait devant ma fenêtre. Les piétons, emmitouflés dans leurs pardessus serrés, parapluie à la main gantée, se dirigeaient d'un pas pressé vers la station de métro la plus proche ou leur lieu de travail.

À 8 h, en tenue, je franchis la porte de ce qui allait être mon lieu de travail : la cuisine.

Nous étions cinq : le chef, un grand Alsacien pas très commode, une Irlandaise, Peggy, la cinquantaine, qui préparait les salades, les légumes ainsi que quelques plats anglais pour le *Wine bar* et les plongeurs : un Polonais le midi, qui maîtrisait parfaitement cinq langues, et un Ghanéen le soir. Moi, je ferai la pâtisserie et je participerai à la confection des entrées pendant le service.

Je me rendis vite compte que, dans la restauration, les desserts étaient bien différents de ceux que j'avais effectués auparavant dans les pâtisseries de ma ville. Il fallait aussi que je m'habitue aux mesures anglaises (pint, ounce, pound, inch, etc.), ce qui me compliqua beaucoup la tâche, tout en essayant de déchiffrer les inscriptions anglaises. Mon *Petit Larousse* français/anglais, toujours à mes côtés, ne me quittait jamais.

Je fis donc connaissance avec les spécialités anglaises : les jacket potatoes (grosses pommes de terre cuites au four puis entrouvertes et remplies de différents ingrédients au choix), le shepherd's pie (comme un hachis parmentier avec de l'agneau et des petits pois sous la purée), le steak and kidney pie (rognons et viande de porc en sauce couverts d'une pâte feuilletée), le fameux fish and chips (filet de poisson trempé dans une pâte à frire et servi avec des frites copieusement arrosées de vinaigre de malt et de mayonnaise), et divers autres plats traditionnels que j'ai oubliés depuis.

À l'angle du restaurant, la petite rue dont la surface avait subi de multiples réparations passait sous une arche de voie ferrée noire de suie. Et là, à sa sortie, c'était un autre univers : des HLM (council flat) obstruaient la vue, des « blocs » rectangulaires identiques de quatre étages en briques rouges, entourés d'un peu de pelouse. Il devait y en avoir une bonne vingtaine.

Les après-midi, pendant mon repos, je les traversais pour me rendre au Lambeth Walk, rue piétonnière d'une petite centaine de mètres, coincée entre deux blocs, avec de chaque côté des magasins bon marché où les locaux effectuaient leurs achats quotidiens. J'en profitais pour faire mes achats de première nécessité et m'offrir un petit café ou une Danish pastry (viennoiserie).

Le soir, dans le même secteur, il y avait aussi le *Queen Ann*, un pub de quartier qui créait de l'animation en faisant venir de ravissantes et pulpeuses filles d'Europe de l'Est pour le pole dance. Un strip-tease dont les

hommes (en majorité des ouvriers) se régalaient tout en buvant quelques pintes entre copains. Les uns y laissaient quelques piécettes, les plus généreux un billet ou deux si la performance avait été à leur goût, le tout sur un fond très sonore de musiques anglo-saxonnes. Et tout cela, dans un nuage presque opaque de fumée de cigarette bon marché.

Mes deux patrons étaient ouvertement gays. Venant de ma province, n'ayant auparavant jamais côtoyé cette diversité, cela m'inquiéta un peu au début, surtout quand Isabelle, la serveuse du *Wine bar* – une belle blonde, mince, à la poitrine généreuse et aux lunettes qui lui donnaient un faux air de secrétaire ou d'institutrice –, m'apprit que le serveur du restaurant, un Écossais moustachu aux conquêtes nocturnes quotidiennes, lui avait confié qu'il ferait bien une petite passe avec moi. Je décidai d'aller directement mettre les choses au clair, lui faisant comprendre que ce n'était pas du tout mon truc, et que, pour la bonne harmonie du travail, chacun devait rester à sa place. Depuis ce jour, tout rentra dans l'ordre. J'y trouvais même un certain bénéfice, car pendant qu'ils convoitaient les clients mâles, j'avais le champ libre pour les conquêtes féminines, sans aucune rivalité.

Mon premier dimanche de libre, je décidai de le passer à explorer le centre de Londres. Il me restait en mémoire quelques clichés de mon livre d'école. De ma chambre, je longeai la Tamise et j'enjambai le pont pour me retrouver juste au pied de Big Ben et de cette fameuse

maison du Parlement en rénovation. C'était impressionnant de le voir en vrai pour la première fois. Puis passant devant la maison du Premier ministre et la gigantesque place de Trafalgar Square, j'arrivai à Leicester Square où se trouvait le centre Charles Péguy, lieu incontournable à Londres pour tous les Français. On y prenait un café, grignotait un sandwich tout en glanant des informations sur l'hébergement, les petits boulots, les activités diverses et les futurs événements. On s'y sentait bien. C'était comme un petit bout de France, un petit îlot de réconfort pour tous ceux qui, comme moi, galéraient loin de chez eux. Cela remontait le moral des troupes.

Au milieu de l'après-midi, je décidai de me diriger vers Covent Garden où plusieurs animateurs de rue attiraient la foule par leurs acrobaties, leurs pitreries ou leurs talents de musiciens. J'en profitai pour pénétrer dans un pub à la foule compacte. Il me fallut au moins une dizaine de minutes pour arriver au comptoir tout en jouant des coudes dans cette ambiance surchauffée où se mêlaient les odeurs de sueur et d'alcool. La musique et les conversations diverses étaient ponctuées de grands éclats de rire. Après une pinte de bière bien méritée et quelques essais de conversations décevants, me voici reparti pour Piccadilly avec sa fameuse statue d'Éros, lieu de rendez-vous pour les Londoniens. Je n'en finissais pas de m'émerveiller à la vue de tous ces endroits célèbres. Et ce fut après une journée bien remplie de découvertes que je rentrais chez moi.

Demain, travail !

Un mois plus tard, après un moment d'incertitude, j'entrepris de suivre des cours l'après-midi entre deux services pour m'améliorer dans la langue de Shakespeare. Moi qui avais eu horreur de l'anglais au lycée, sous ce nouvel aspect, je l'adorais. J'avais envie de tout apprendre, c'était devenu une passion. Regarder la télévision, lire les journaux, entamer la conversation dans les pubs y contribuait grandement.

Dès le lunch terminé, je me changeais, je me précipitais vers la bouche du métro qui était à quelques centaines de mètres, j'arrivais tout essoufflé pour mon cours au collège avec un quart d'heure de retard. Après deux heures, je repartais au pas de course, direction le travail que j'atteignais juste à temps pour recommencer mon service du soir. Bien souvent, il y avait déjà une première table de clients au restaurant. J'enfilais alors rapidement ma veste et je bondissais en cuisine pour vite préparer les plats déjà commandés.

Au bout de six mois à ce rythme infernal, en plus de la confection des desserts, je maîtrisais presque toute la fabrication des entrées : terrines, feuilletés, soupes, salades, etc. Et en fin de première année, je commençais la réalisation des plats et des sauces ; je devenais presque autonome dans toutes les fonctions.

Je ne gagnais presque rien mais j'apprenais un nouveau métier et je préparais mon avenir, nourri, logé. J'avais même réussi à plonger les homards dans l'eau bouillante pour les cuire ; ma hantise ! Très difficile pour moi qui ai

une grande passion pour les animaux. Il me fallut beaucoup de tentatives pour y arriver, mais maintenant, c'était devenu la routine.

Je dois vous avouer aussi que ma première utilisation du four à micro-ondes fut un terrible désastre.

Un jour, alors que j'envoyais les entrées pour une table de six personnes, la serveuse revint pour me dire qu'il y avait eu une erreur, que j'avais envoyé une terrine de chevreuil à la place des feuilletés d'escargots. Je fus pris de panique, car je savais que mes escargots à la provençale fourrés individuellement dans une pâte feuilletée étaient cuisinés à l'avance et congelés, et qu'il fallait au moins quinze bonnes minutes au four pour qu'ils soient prêts à être servis – chose impossible quand les autres entrées sont déjà servies. Je ne vis donc qu'une solution à mon problème : le micro-ondes, moi qui n'avais jamais accepté de l'utiliser et qui pensais – à tort – que, traditionnellement, dans un four, réchauffer des aliments allait aussi vite. Je plaçai donc mes six petits feuilletés individuels à l'intérieur pour la première fois de ma vie, je sélectionnai cinq minutes, et c'était parti !

Le résultat ne fut pas terrible, la pâte était à moitié levée et pas du tout uniforme. Mais avec un peu de salade et de décoration pour cacher la misère, j'envoyai l'assiette.

À mon grand étonnement, celle-ci revint quelques minutes plus tard avec une serveuse très en colère. Et là, j'aperçus avec horreur que le client avait ouvert le premier feuilleté pour le déguster et qu'au lieu de

découvrir un joli escargot bien tendre, il n'était apparu qu'un morceau noir et calciné, dur comme du charbon de bois.

Premier essai raté !

Le jour où le patron vint avec un sanglier entier restera aussi dans ma mémoire. Voyant cette énorme bête sur la table, je ne savais vraiment pas comment l'attaquer et que faire avec. C'est dingue tout ce qu'il y a à manger là-dessus ! Il fut rapidement transformé en terrine, ragoût, etc.

Les trois premiers mois, ce fut dur, éprouvant, angoissant et terriblement stressant. J'en perdais presque toute ma chevelure. Je savais qu'au moindre faux pas, à la moindre petite erreur, c'était retour à la case départ. Mais je tenais bon. Mon anglais s'améliorait un peu grâce à Peggy qui était un vrai moulin à paroles. Elle était en charge du buffet au rez-de-chaussée où les secrétaires des bureaux avoisinants venaient manger le midi tout en buvant un verre ou deux au *Wine bar*.

Après le service, vers 23 h 30, pour me changer les idées, je sortais souvent prendre un peu l'air et je marchais le long de la Tamise jusqu'à Westminster Bridge. J'aimais cette petite promenade nocturne éclairée seulement par ces magnifiques lampadaires du siècle passé qui diffusaient une lumière jaune orangé très douce se reflétant sur l'eau. À cette heure-là, c'était très calme. Seul le bruit de mes pas sur les pavés troublait ce silence.

On se serait cru à l'époque de Sherlock Holmes, le contexte s'y prêtait fort bien. À intervalles réguliers, il y avait des bancs et, en fin de course, je m'y asseyais un petit quart d'heure, réfléchissant au futur, au passé, à ma vie, à la vie, tout en contemplant Big Ben juste devant moi. De temps en temps, un couple d'amoureux serrés l'un contre l'autre ou un groupe de personnes éméchées venaient me sortir de mes réflexions. Il y avait souvent une petite brise et même parfois, un vent plus violent accompagné de pluie me cinglait le visage. De retour, la fatigue et les tracas journaliers avaient en partie disparu.

Cette année-là, j'eus le droit d'assister impuissant au spectacle dévastateur de la plus grosse tempête du siècle qui s'abattit sur la Grande-Bretagne. Cela avait commencé en soirée par un gros coup de vent et je me précipitai dans la rue, le long de la Tamise, pour en profiter. Avec deux amis, nous décidâmes de marcher vers le pont le plus proche pour mieux ressentir la force du vent. Au fur et à mesure que nous avançons, la tempête augmentait et à un moment donné, des objets divers et d'énormes branches arrachées passèrent à nos côtés à toute vitesse. Ce qui au début avait commencé comme un jeu devenait vraiment très dangereux. Il fallait se courber pour ne pas se faire propulser, tout en évitant les objets aux trajectoires imprécises qui pouvaient nous blesser. La Tamise ressemblait à une mer agitée.

De retour sain et sauf, ayant regagné ma chambre à l'aide d'une torche – car l'électricité avait été coupée –,

j'aperçus avec horreur que du grand bâtiment à côté, l'échafaudage dressé le long du mur commençait à osciller. S'il tombait, il viendrait finir sa chute dans mes baies vitrées et pourrait me transpercer. Tandis qu'un concert d'alarmes de voitures prenait place, les sirènes de pompiers et des ambulances n'en finissaient pas de hurler. J'entendis les vitres du restaurant se briser. Moi, acculé dans un coin de ma chambre, je restai toute la nuit éveillé.

Au petit jour, après quelques cafés, je partis faire une virée. C'était à peine croyable. La plupart des arbres centenaires dans les parcs royaux étaient déracinés, des centaines de voitures endommagées, des cheminées fracassées, des débris de toutes sortes jonchaient les rues et les trottoirs. C'était très impressionnant et il fallut plusieurs mois pour que le pays panse ses plaies.